

touré de l'élite de ses Polonais. Les musulmans le reconnaissent à son aigrette brillante, à son arc et à son carquois d'or, au bouclier que son écuyer Matszynki porte devant lui ; il tient en main sa redoutable framée. Un cri de terreur s'élève dans les rangs des Turcs qui jusque-là n'ont pas voulu croire à sa présence : "Allah ! le roi de Pologne est là." Les tartars et les spahis, qui ont appris à le connaître, reculent à sa vue. Le centre éprouve un moment d'oscillation marqué. C'est en ce moment que Sobieski qui, pendant toute la journée, a rempli le rôle de général, crut pouvoir à son tour faire le coup de sabre comme un soldat ; il s'élançe à la tête de la cavalerie polonaise, qui fournit la charge la plus brillante de la journée, en poussant le cri national : "Dieu bénisse la Pologne !" Cette admirable cavalerie, la première du monde à cette époque, descend au galop les pentes du ravin, remonte sans avoir rien perdu de son élan la pente opposée, et tombant comme la foudre sur le corps de bataille, elle le coupe en deux.

Pendant ce temps, le prince de Lorraine, suivant l'ordre qu'il a reçu, met en déroute les troupes qu'il a devant lui, et, leur passant sur le corps, arrive sur une autre face du camp. La bataille est gagnée. Le grand visir veut résister encore en faisant rentrer ses troupes dans l'enceinte du camp ; mais une éclipse de lune, qui survient en ce moment, montre aux musulmans le croissant pâissant dans le ciel au moment où il est vaincu sur la terre. Alors la panique se met dans tous les rangs ; la défaite se change en déroute. Tout fuit, et le grand visir, qui verse des pleurs de rage, est lui-même entraîné dans la fuite. Quelques minutes après, Jean Sobieski en-

trait en vainqueur dans la tente de Kara-Mustapha. Vienne était sauvée, la chrétienté préservée, l'ascendant de l'islamisme pour jamais détruit ; la barbarie musulmane reculait devant la civilisation chrétienne : Jean Sobieski, le dernier des croisés, gagnait définitivement le procès que les siècles avaient laissé en suspens.

Peut être demanderez-vous par quelle étrange fantaisie mon imagination a ainsi évoqué, en présence d'un village polonais en flammes, la grande ombre de Sobieski. Ne vous est-il pas arrivé quelquefois, en vous penchant sur la pierre d'un tombeau, d'y lire un de ces noms illustres qui réveillent dans la mémoire tout un glorieux passé ? Alors, si vous apercevez la veuve ou l'orpheline agenouillée devant l'humble tertre où repose le héros, au lieu de lui parler de sa misère présente, vous lui parlez de ses anciennes grandeurs et de ses anciennes joies, vous lui rappelez les vertus et les trophées de celui qui n'est plus, vous faites reflourir un moment sur sa tête les couronnes de gloire. Tel était son maintien, tel était son regard, tel était son visage ; c'est ainsi que rien ne résistait à ses armes, et que sa bonté, plus puissante encore, conquérait tous les cœurs. Le temps s'écoule dans ce cher entretien. Les larmes de l'abandonnée s'arrêtent. Un rayon de fierté rallume son regard éteint ; sa tête, inclinée sous la douleur, se redresse ; elle revoit, on pourrait presque dire, elle revit ses belles années.

Voilà pourquoi, me trouvant en présence de la plus désolée des veuves, la Pologne, je me suis laissé aller à lui parler du plus grand de ses rois, Sobieski.

ALFRED NETTEMENT.

—*Sem : des Familles.*